

## **Chapitre 5 :**

# **Le rôle des potiers arméniens de Kütahya dans l'histoire de la céramique ottomane**

*Les céramiques produites à Kütahya<sup>1</sup>, ville située à environ 200 kilomètres au sud-est de Constantinople/Istanbul, furent l'œuvre presque exclusive de potiers arméniens, du XVI<sup>e</sup> au XX<sup>e</sup> siècle. La communauté arménienne y est présente dès le XIII<sup>e</sup> siècle et une église arménienne est attestée en 1391<sup>2</sup>. Considérées longtemps comme une branche mineure des céramiques ottomanes, ce n'est qu'avec la publication de l'immense étude de John Carswell qu'elles furent définitivement incorporées à la longue histoire de l'art arménien<sup>3</sup>.*

Jusqu'aux années 1960, les collectionneurs, les experts occidentaux et plus tardivement les Turcs accordaient peu d'attention aux céramiques de Kütahya, et les réduisaient à de simples copies provinciales des productions plus raffinées d'Iznik. Même lorsque l'on trouva des inscriptions arméniennes sur les céramiques anciennes de Kütahya, alors qu'elles étaient absentes de la production d'Iznik, certains spécialistes de l'art islamique rejetèrent leur origine arménienne en disant que des Arméniens auraient pu les avoir commandées à des potiers turcs, tout comme ils avaient supposé que les tapis portant des inscriptions arméniennes avaient été fabriqués par des artisans musulmans pour de riches Arméniens. Aujourd'hui, grâce à l'étude monumentale de John Carswell, il est certain que, tout à fait à l'inverse, ces céramiques produites dans l'Empire ottoman furent réalisées par des Arméniens et non par

des Turcs, et que, actuellement, la grande majorité des collectionneurs de ces céramiques de Kütahya sont, en revanche, des Turcs<sup>4</sup>.

Déjà au second millénaire avant J.-C., des « céramiques rouges » polies, de haute qualité, étaient manufacturées en Arménie. Certains estiment que ce type de céramiques, connu à travers tout le Moyen-Orient, put trouver son origine en Arménie même. Plus tard, les céramiques ourartiennes se distinguèrent par leur qualité et leur diversité. Les potiers imitèrent avec habileté des récipients en métal tels que le célèbre rhyton en forme de botte d'Erebouni. Des fouilles conduites à Dvin et à Ani, capitales arméniennes, selon les périodes, du V<sup>e</sup> au XI<sup>e</sup> siècle, permirent de découvrir des poteries locales très intéressantes, dont certaines restaient fidèles au style de la région : des céramiques jaunes et vertes dites « splash ware » ou des faïences turquoise qui furent également produites en grande quantité dans les pays islamiques voisins. Des plats et coupes aux figures d'oiseaux peintes en vert clair sur un fond blanc ou jaune pâle rappellent l'art byzantin, mais quelques-uns représentant des figures humaines et des motifs hybrides sont caractéristiques du style arménien. Certaines poteries portent même des inscriptions arméniennes. L'industrie de la céramique continuera d'être florissante jusqu'au XIII<sup>e</sup> siècle, particulièrement à Ani.<sup>5</sup>

### **Les céramiques de Kütahya**

Du XVI<sup>e</sup> au XVIII<sup>e</sup> siècle, Kütahya fut le centre majeur de l'art de la céramique bien qu'il y ait eu, au XVII<sup>e</sup> siècle, un grand nombre de plats, coupes et carreaux portant des monogrammes et inscriptions arméniennes en provenance de la Nouvelle-Djoulfâ, faubourg d'Ispahan<sup>6</sup>. La population arménienne de Kütahya augmenta rapidement : une seconde église fut construite en 1490

et une troisième en 1512<sup>7</sup>. Des fouilles turques récentes révélèrent que la ville avait été un centre de production de céramiques avant l'apparition du christianisme. Elles permirent de découvrir notamment de nombreux récipients en argile rouge des XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles parfois décorés en bleu et blanc dans le style des premières poteries d'Iznik<sup>8</sup>. On ne sait pas si les Arméniens étaient déjà à l'origine de la totalité de cette production, même si des colophons de manuscrits du XV<sup>e</sup> siècle font référence à des potiers arméniens<sup>9</sup>.

Mise à part celle de Kütahya, une autre manufacture de céramiques, beaucoup plus renommée, existait dans l'Empire ottoman, celle d'Iznik (ancienne Nicée). Toutes deux utilisaient la même sorte de pâte siliceuse à décor polychrome, à la glaçure admirablement transparente<sup>10</sup>, essayant d'imiter la porcelaine chinoise importée à grand prix. En effet, ces deux centres semblent avoir démarré au XV<sup>e</sup> ou au début du XVI<sup>e</sup> siècle avec des objets décorés en bleu et blanc comme en Chine. Notons, cependant, que ces céramiques ne sont ni des porcelaines ni des faïences.

La seconde moitié du XVI<sup>e</sup> siècle fut l'heure de gloire des carreaux et poteries d'Iznik, grâce au mécénat des sultans ottomans, mais la production s'effondra à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle, alors que Kütahya devenait le centre majeur, non seulement pour les coupes, tasses, soucoupes, bouteilles, pots, mais également pour les carreaux. Dans le premier quart du XVIII<sup>e</sup> siècle, la production de cette ville explosa littéralement. Ainsi, 9 500 carreaux furent fabriqués en 1709 pour le palais stambouliote de Fatma, fille du sultan Ahmet III<sup>11</sup>, et en 1718-1719 plus de 10 000 carreaux furent créés pour orner le Saint-Sépulcre et la cathédrale arménienne de Saint-Jacques à Jérusalem. C'est à cette époque que les potiers arméniens commencèrent à utiliser un jaune vif déjà en usage en Iran et en Italie. Ils représentèrent des personnages pittoresques



*Bouteille et inscription sur  
la base, Kütaḥya, 1529.*

- 36



des classes moyennes et populaires, aux costumes colorés. Toutefois, des cent potiers arméniens de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, mentionnés dans un document officiel ottoman, il n'en restait que deux en 1914<sup>12</sup>, sans aucun doute à cause des importations européennes.

Face à l'abondance de divers objets couverts d'inscriptions arméniennes, postérieurs à 1716, les chercheurs conclurent que la production des céramiques de Kütahya était un phénomène propre au XVIII<sup>e</sup> siècle (quoique leur origine puisse dater du XVII<sup>e</sup> siècle) qui avait pris son essor après le déclin d'Iznik. La céramique de Kütahya était considérée – et l'est encore par certains – comme étant produite pour la classe moyenne, en particulier pour les minorités arméniennes et grecques de l'Empire ottoman.

Les plus anciennes céramiques anatoliennes datées furent fabriquées à Kütahya par des Arméniens. Il s'agit ainsi d'un petit pichet liturgique à décor bleu et blanc, utilisé par le prêtre pour se laver les mains. Il porte sur sa base une inscription arménienne mentionnant le nom du commanditaire : « Ce pichet est en souvenir d'Abraham de Kütahya, serviteur de Dieu. En cette année 959 (de l'ère arménienne = 1510 ap. J.-C.), le 11 mars<sup>13</sup>. » Ce pichet fut la propriété de Duncane Godman et fut publié dès 1900<sup>14</sup>. Mais des « experts » l'attribuèrent à la production d'Iznik fabriquée à l'intention d'Abraham de Kütahya. Parmi ceux qui combattirent énergiquement en faveur d'une provenance de Kütahya, il faut mentionner Arménag Sakisian<sup>15</sup>, mais ce fut le travail approfondi de Carswell qui établit scientifiquement la vérité.

Une bouteille, également de la collection Godman, vint clore ce débat. Elle comporte deux inscriptions sommaires. La première située sur l'anneau, juste au-dessus de la panse du récipient : « L'évêque Ter Martiros [m']envoya cette missive ici à Kütahya : "Puisse la Sainte Mère de Dieu intercéder pour vous.

Envoyez une bouteille ici (Ankara)”. Puisse Ter Martiros la recevoir dans la paix. Dans l’année 978 (1529 ap. J.-C.) le 18 mars, cette bouteille porte (cette) inscription ». La deuxième se trouve sur la base : « Ter Martiros envoya ce mot d’Ankara : “Puisse cette bouteille [être] un objet de Kütahya pour le monastère de la Sainte Mère de Dieu”<sup>16</sup>. ». Cette inscription prouve que les potiers arméniens étaient actifs à Kütahya dès le début du XVI<sup>e</sup> siècle<sup>17</sup>. De nombreuses sources aussi diverses que des colophons de manuscrits arméniens ou des Archives ottomanes confirmèrent ce fait.

### Référence textuelle aux Arméniens dans l’industrie céramique de Kütahya

Deux colophons de manuscrits arméniens du XV<sup>e</sup> siècle font une référence spécifique aux artisans arméniens : le premier de 1444-1445 mentionne le potier Murad et le second de 1489-1490 cite le diacre Abraham, fils d’un potier (*ch’imidji* du turc *çini*, poterie ou tuile)<sup>18</sup>. Dans la mesure où vingt années seulement séparent cette référence de l’inscription du pichet de la collection Godman, mentionnant Abraham, nous pouvons supposer que nous avons à faire à la même personne. Au cours du XV<sup>e</sup> siècle, au moins trois monuments islamiques de Kütahya étaient ornés de céramiques probablement de la manufacture locale : les tombes de Yakub II (1428-29) et d’Ishak Fakih (1433) ainsi que le mihrab de la mosquée de Hisar Bey (1487-1489)<sup>19</sup>.

Quant au XVI<sup>e</sup> siècle, on sait, d’après une référence des archives appartenant à une fondation pieuse, que Mevlana Sinan Halife construisit en 1537 un four pour cuire des bols de Kütahya<sup>20</sup>. Il semble que Kütahya ait également fourni des carreaux pour l’importante mosquée de Süleymaniye érigée sous la supervision de Rustem Pacha entre 1550 et 1557 et que le même Rustem y établit une fabrique de carreaux en 1561 afin de décorer sa propre mosquée

à Constantinople<sup>21</sup>. Un firman de 1579 fait état des fabricants de carreaux de Kütahya<sup>22</sup>. Finalement, un *registre* de 1600 mentionne les commerces de la ville, comprenant des manufactures de carreaux, ainsi que dix-sept types de poteries et leurs prix<sup>23</sup>.

Un *firman* de 1608 fait état de la demande de la capitale à l'adresse des fabricants de tasses de Kütahya afin qu'ils fournissent du borax aux artisans de carreaux d'Iznik qui réalisaient une commande impériale<sup>24</sup>. Il y a plusieurs références à Kütahya et à ses potiers dans les nombreux récits du voyageur turc, Evliya Çelebi. Alors que ce dernier observe une journée de procession à Constantinople en 1633<sup>25</sup>, il en profite pour formuler des commentaires sur la fabrication de la céramique à Iznik et Kütahya et sur leurs productions. Lors d'une autre de ses visites en 1669-1670, il écrit que sur les trente-quatre quartiers de la ville, trois sont arméniens et deux grecs. Il identifie de manière intéressante un des quartiers des « infidèles » comme étant celui des fabricants de porcelaine (*çinidji*)<sup>26</sup>. Un firman de 1640 fait également allusion aux artisans de Kütahya et d'Iznik, ainsi qu'aux plats (*tabak*), bols ou bassines (*kase*), soucoupes (*sukure*), verres (*kavnos*) et tasses de différentes dimensions<sup>27</sup>.

Divers textes soulignent, non seulement le dynamisme de la production des céramiques de Kütahya mais également la place centrale qu'y ont les Arméniens. Deux voyageurs français de la première moitié du XVIII<sup>e</sup> fournissent des informations détaillées sur les produits de Kütahya. Le marchand Paul Lucas décrit ainsi la poterie de cette ville qu'il expédie en France en 1715 : « une douzaine de tasses de café avec leurs soucoupes, une tasse, deux bouteilles pour mettre de l'eau de rose, deux salières, le tout de porcelaine de Cutajé<sup>28</sup> ». Le Consul de France à Smyrne, Charles de Peyssonnel donne

d'autres précisions sur le commerce en Crimée de 1753 à 1755 alors qu'il était envoyé en mission auprès du Khan tartare : « Le débit de la porcelaine est bien modique en Crimée, et se borne, année commune, à huit ou dix paniers de tasses à café, de vases pour le sorbet, et d'autres plus grands pour divers usages ; mais il vient environ deux cents paniers de faïence de Cutahié de toute espèce, comme pots, vases de toutes grandeurs, tasses à sorbet et à café. Tout cela se vend bien en détail, on y trouve au moins cent pour cent de profit ...<sup>29</sup> ».

Rappelons que deux accords judiciaires méritent d'être mentionnés. Ils furent établis à Kütahya en 1764 et 1766 entre les juges ottomans Serif Abdullah (1764) et Ahmed Efendi (1766) et les potiers de la ville. Ils furent récemment publiés par Garo Kürkman et attestent que l'industrie céramique de Kütahya était contrôlée par les Arméniens au XVIII<sup>e</sup> siècle. Chacun des documents, publié en fac-similé avec une traduction, inclut les noms de chaque potier ainsi que ceux de leurs pères respectifs. Dans le premier accord, il y avait trente-quatre maîtres et soixante-neuf apprentis et en 1766, trente-sept maîtres, mais seulement vingt apprentis, ce qui amena Kürkman à conclure qu'il y avait un déclin de la production. Mais le plus frappant est que *tous les noms signalés dans les deux listes sont arméniens*<sup>30</sup>.

Du même coup, le scepticisme de rigueur sur l'origine arménienne des artisans de céramiques de Kütahya avant le XVIII<sup>e</sup> siècle disparut presque totalement. Nous le devons à la fois à l'examen des archives et à l'énorme travail de recherche entrepris par John Carswell il y a environ quarante ans afin d'apporter une analyse solide sur le plan artistique et scientifique des céramiques de Kütahya. Il s'agit de l'étude, en deux volumes des 10 000 carreaux de Kütahya manufacturés en 1718-1719 et recouvrant presque entièrement les

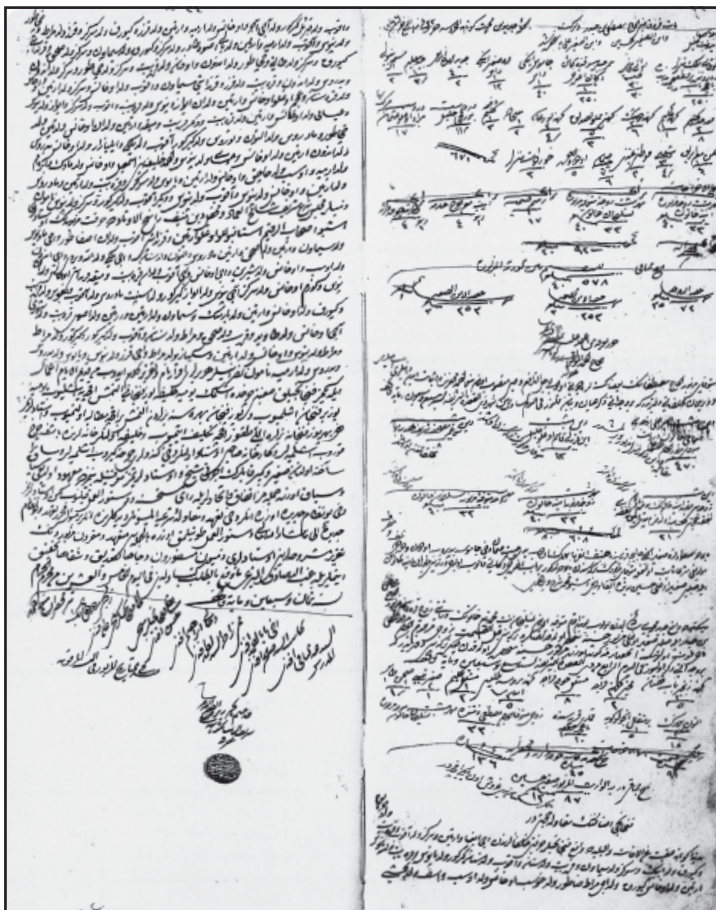
*Plat : Saint Jean-Baptiste  
et le monogramme  
d'Abraham sur la base,  
Kütahya, 1719. - 37*



murs de la cathédrale de Saint-Jacques du Patriarcat arménien de Jérusalem et des autres édifices du monastère, ainsi que de divers objets réalisés par les potiers arméniens. C'est un outil de recherche fondamental analysant chaque aspect de l'histoire de la production de céramique de Kütahya, mais également d'Iznik. Cette étude permet également de déchiffrer et de présenter, grâce à l'aide de Charles Dowsett<sup>31</sup>, toutes les inscriptions arméniennes, de reconstruire la série de ces carreaux, de conduire une analyse spectrographique de leur composition<sup>32</sup>, mais également de toutes les autres pièces, telles que celles de la collection Godman et celles d'Iznik, afin d'identifier les marques des potiers, d'établir avec minutie la mise en place des milliers de carreaux et de préciser le grand nombre de modèles. Cette étude souligne l'importance de Kütahya et de ses potiers arméniens, pas uniquement au cours des XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles, mais montre aussi avec clarté que les XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles constituèrent des grands moments pour la production de marchandises dans cette ville. Ce travail présente la synthèse de toute la recherche consacrée aux céramiques produites dans l'Empire ottoman, ainsi que les sources historiques en arménien<sup>33</sup> et en turc<sup>34</sup> éclairant directement l'histoire des potiers de cette ville de l'ouest anatolien<sup>35</sup>.

### **Les carreaux de Kütahya dans la cathédrale arménienne de Saint-Jacques à Jérusalem**

Les fours de Kütahya sont, bien entendu, surtout célèbres pour les carreaux et plusieurs objets liturgiques réalisés entre 1716 et 1721. Au moins quarante-cinq de ces derniers, qui arrivèrent à Jérusalem en 1719, furent spécialement commandés par Abraham *vardapet* aux Arméniens de Kütahya pour la rénovation et la décoration de l'Église du Saint-Sépulcre, mais en raison d'un conflit entre les différentes autorités religieuses – grecques, latines



Accord judiciaire de 1764 citant les noms des potiers arméniens. - 38



Carreau de revêtement, saint Basile de Césarée, saint Grégoire l'Illuminateur, saint Jean Chrysostome, et en bas le roi Tiridate et sa sœur Khosrovidukht, Kütahya, 1718-1719. - 39

et arméniennes – en charge de la garde du lieu saint, le travail ne fut jamais accompli. Ces carreaux furent donc utilisés, entre 1727 et 1737 par Yéghiché *vardapet*, pour la restauration et la décoration de la cathédrale de Saint-Jacques et de ses diverses chapelles et bâtiments monastiques<sup>36</sup>. Ils furent placés, sans ordre précis, à travers toute la cathédrale et ses bâtiment adjacents. Carswell et Dowsett réorganisèrent les carreaux en trois catégories en les classant dans l'ordre initial grâce aux inscriptions qui courent sur les registres supérieur et inférieur des séries A et B : respectivement huit pour les scènes de l'Ancien Testament et vingt-sept pour celles du Nouveau Testament, alors que la série C, constituée de vingt carreaux présente un mélange d'images symboliques de l'Ancien et du Nouveau Testament avec de longues inscriptions au bas<sup>37</sup>. Trois autres carreaux de ces séries sont connus : deux d'entre eux furent acquis au XIX<sup>e</sup> siècle par le Musée national de Céramique de Sèvres et un autre se trouve dans une collection privée en France<sup>38</sup>.

### **La production de Kütahya**

Une des formes les plus populaires de la céramique de Kütahya est constituée par des ornements ovoïdes suspendus par des chaînes à des lampes à huile dans des églises et des mosquées. Quelques-uns portent des inscriptions indiquant qu'ils étaient utilisés comme des ex-voto par les pèlerins arméniens venant à Jérusalem, où la grande majorité de ces ornements se trouvent. Ils ont même pu représenter plus que de simples ornements : certains auteurs les considèrent ainsi comme des pièges à souris. Attirées par la graisse animale utilisée dans les lampes, les souris glisseraient de la surface lisse de l'œuf pour tomber par terre lors de leur descente le long des chaînes. Les œufs de Kütahya sont décorés de diverses manières, mais le type le plus commun

représente un séraphin, ange gardien à six ailes de l'Ancien Testament que l'on retrouve souvent dans l'art arménien. D'autres formes populaires de ces céramiques sont les demi-tasses sans poignées, les soucoupes, les assiettes, les flacons pour l'eau de rose, les presse-citrons, et même les calices, les encensoirs... Les inscriptions arméniennes sont nombreuses sur les poteries de Kütahya<sup>39</sup>.

La plupart des grands musées possèdent des collections de céramique de Kütahya : le Louvre, le Musée des arts décoratifs, le Musée national de la Céramique de Sèvres, le British Museum, le Victoria and Albert Museum, l'Ashmolean Museum d'Oxford, les Musées royaux d'Art et d'Histoire de Bruxelles, le Metropolitan Museum de New York, le Musée d'Art de Cincinnati, la Bibliothèque arménienne et le Musée américain (ALMA) de Watertown (essentiellement anciennes collections de Paul et Victoria Bedoukian et de Haroutioune et Tina Hazarian), le Musée Benaki d'Athènes, le Musée de la Congrégation des Mekhitaristes de Venise et Vienne, le Musée hébraïque de Jérusalem, ainsi que divers musées en Turquie, spécialement les Musées archéologiques d'Istanbul et de Kütahya. La plupart des anciennes collections furent soit vendues aux enchères, soit déposées dans des institutions publiques et privées, ou encore dispersées. Ainsi celle de H. Kurdian fut donnée aux Mekhitaristes de Venise, celle de H. et T. Hazarian donnée en partie à ALMA et en partie vendue aux enchères, celle de P. et V. Bedoukian remise à ALMA, celle de Dikran Khan Kelekian vendue à un marchand parisien puis mise aux enchères en 1970, celle de J. Matossian dispersée, celle de Godman remise au British Museum, celle de M. Savadjian vendue à Paris en 1927, et celle de J.R.A. Brocklebank remise à l'Ashmolean Museum.

### **La poterie moderne de Kütahya**

Dans la première moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle, les céramiques de Kütahya se distinguent par leur grande beauté : récipients aux jaunes, verts et rouges éclatants, finesse des carreaux à décor bleu et blanc, élégance et haute qualité de certains bols, tasses et soucoupes à l'argile blanche très fine semblable à la porcelaine chinoise à laquelle les étrangers se réfèrent souvent pour définir ces objets de Kütahya. Toutefois, durant la majeure partie du XIX<sup>e</sup> siècle, l'industrie de la poterie tomba en hibernation. Carswell remarque : « Il n'y a pas de poterie vernissée de Kütahya qui puisse être attribuée avec certitude à cette période<sup>40</sup> ». Un registre officiel des impôts de Kütahya daté de 1844 fait état de cent personnes soumises à l'impôt, dont seulement trois potiers et trois apprentis en poterie ainsi que trois fabricants de pipes, tous aux noms arméniens. L'industrie était clairement en déclin<sup>41</sup>. En 1795, la ville comptait cent fours alors qu'en 1880 on n'en dénombrait que deux d'après un rapport soumis par Mehmet Ziya en 1890<sup>42</sup>. La renaissance qui eut lieu dans la dernière décennie résulte en fait de trois ateliers : ceux des frères Artin et Hadji Garabed Minassian, de Mehmed Emin Efendi lequel travaillait parfois avec les frères Minassian, et de David Ohanessian qui fut par le passé le secrétaire du principal établissement de Garabed Minassian et finalement ouvrit sa propre manufacture en 1904<sup>43</sup>. Leurs efforts donnèrent une nouvelle impulsion à la production de céramiques de Kütahya, avec la fabrication de récipients s'inspirant d'anciens motifs d'Iznik, plutôt que de ceux du début du XVIII<sup>e</sup> siècle de Kütahya. Des carreaux et des récipients furent à nouveau vendus sur les marchés locaux et internationaux, et les artisans exposèrent leur travail lors de la foire de Bursa ainsi qu'en dehors de l'Empire ottoman.

Au cours du génocide, les Arméniens de Kütahya furent épargnés grâce au gouverneur de la ville, Ali Faik Bey, qui refusa d'appliquer les ordres du gouvernement central<sup>44</sup>. Cependant, la plupart des Arméniens quittèrent la ville et ceux qui restèrent furent expulsés par les Kémalistes en 1922<sup>45</sup>. Néanmoins, dès 1919, l'industrie de la poterie de Kütahya fut relancée à Jérusalem. Parmi les maîtres potiers du tournant du siècle, il ne restait que David Ohanessian qui commença une nouvelle vie d'exil à Alep. Il fut appelé en 1918 à Jérusalem par Sir Mark Sykes qui, juste avant le déclenchement de la guerre, assistait Sir Ronald Storrs, gouverneur de la Ville Sainte sous mandat britannique. Ce dernier avait établi la Société Pro-Jérusalem, visant, entre autres, à restaurer les monuments importants de la ville. Ohanessian fut chargé de réaliser les carreaux pour la rénovation du Dome du Rocher ; à cet effet, il fit venir dix artisans arméniens, sous la direction des maîtres potiers Nishan Balian et Megerditch Karakashian, afin d'essayer de remettre en fonctionnement les anciens fours datant du XVI<sup>e</sup> siècle, pour recouvrir de carreaux la partie extérieure du Dome. L'entreprise fut un échec et le projet fut abandonné<sup>46</sup>. Mais encouragé par Storrs, Ohanessian ouvrit un atelier de poterie « Dome of the Rock Tiles » dans la Vieille Ville, qui resta en activité jusqu'à la guerre de 1948, date à laquelle il partit pour Beyrouth. Après 1922, Balian et Karakashian ouvrirent leur propre établissement « Jerusalem Pottery ». En 1960, après le décès de leur père, Stepan et Berge Karakashian transférèrent leurs locaux à la Via Dolorosa dans la Vieille Ville, dirigés aujourd'hui par Hagop Karakashian<sup>47</sup>. Les carreaux et spécialement les récipients aux motifs innovateurs correspondaient aux goûts d'une nouvelle clientèle. L'épouse de Setrak Balian, Marie, une artiste d'origine française, peignit de grands carreaux et des plats aux motifs inspirés des mosaïques arabes, arméniennes et juives trouvées à l'intérieur et à l'extérieur de la ville. Après le décès de Setrak,

le travail des Balian se poursuit sous la direction de leur fils Nishan. Dans les années 70, deux artisans, Harout Haleblian et Haig Lapedjian, ouvrirent leur propre atelier, mais après une décennie, Lapedjian partit pour l'Australie et Haleblian pour la Californie. Dans les années 80, Hagop Antreassian et Garo Sandrouni ouvrirent de nouveaux établissements et dix ans plus tard Vicken Lapedjian, frère de Haig, fonda son atelier<sup>48</sup>. On trouve donc aujourd'hui cinq manufactures arméniennes à Jérusalem.



*Carreaux de revêtement, Adam et Ève à gauche et David en prière à droite, Kütahya, 1718-1719. Jérusalem, Patriarcat arménien. - 40*



*Carreau, Kütahya, 1737. - 41*

On peut voir partout dans la Ville Sainte les traces des céramiques arméniennes réalisées par les héritiers de la tradition de la poterie de Kütahya, Elles sont appréciées aussi bien par les touristes que par les habitants de Jérusalem. Il est difficile de dire combien de temps cette tradition artisanale pourra encore se perpétuer. Les méthodes de production se sont modernisées grâce à des machines importées d'Occident et une certaine uniformité en a résulté, mais la qualité de la peinture et du vernis est toujours remarquable. Bien qu'Ohanessian eût importé au début de son aventure à Jérusalem, et ce durant plusieurs décennies, la célèbre argile blanche de haute qualité, prélevée et préparée tout près de la ville de Kütahya, ainsi que le borax de la ville voisine de Shabin Karahisar utilisé pour la fusion, tout cela fut finalement remplacé par un matériau local rougeâtre et pauvre.

À l'avenir, la recherche sur la céramique ancienne de Kütahya devrait probablement se concentrer sur les trois domaines suivants : 1) une spectroscopie plus approfondie de la composition des anciens carreaux et récipients, en particulier de ceux datant des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles, afin de distinguer les objets produits à Kütahya de ceux d'Iznik et des autres localités ; 2) poursuivre la recherche concernant l'origine des motifs complexes des poteries de Kütahya pour la même période<sup>49</sup> ; 3) étudier l'origine de l'iconographie employée par les artistes responsables de la décoration des carreaux muraux de la Cathédrale de Saint-Jacques, dont l'étude n'est pas achevée.



*Œuf de suspension, Kütahya, XVIII<sup>e</sup> siècle. - 42*

Demeure entière la question plus large de la terminologie employée pour qualifier ces productions artisanales. Bien que ces merveilleuses céramiques soient reconnues par les spécialistes et les collectionneurs comme les œuvres d'artisans arméniens, nous les trouvons toujours sous l'appellation de céramique ottomane ou turque dans la plupart des collections de musée. Elles furent, à l'évidence, produites dans l'Empire ottoman par des citoyens ottomans. La question de l'identité nationale des objets d'art est très complexe. Les toiles du Greco sont considérées comme espagnoles et celles de Gorky ou de Kooning américaines. Ce problème est d'un certain point de vue rhétorique et ne pourra être résolu.<sup>50</sup>

Dickran KOUYMJIAN,  
*Haig & Isabel Berberian professeur d'Études arméniennes, émérite,  
Université d'État de Californie, Fresno*

## Notes

1. Les fouilles du XX<sup>e</sup> siècle révélèrent différentes sortes de céramiques depuis l'époque préhistorique, SHAHIN, 1979-1980, p. 259-286 ; pour les photographies, voir KÜRKMAN, 2006, p. 34-42.
2. CARSWELL, 1972, II, p. 1.
3. Trente-huit ans après sa première parution, l'étude fondamentale demeure CARSWELL, 1972, réimpression en 2005.
4. Nombre de ces collectionneurs sont mentionnés dans KÜRKMAN, 2006, p. 13. La plus importante est la collection Suna and Inan Kirac et le Musée Sadberk Hanim, dont les principaux objets furent exposés au Musée Jacquemart-André à Paris d'avril à juillet 2000 avec un superbe catalogue, SOUSTIEL, 2000.
5. Pour une brève histoire de la céramique arménienne, dont celle de Kütahya, voir KOUYMIAN, 1992, « Ceramics » p. 46-48, diapositives 166-180, en ligne : [http://armenianstudies.csufresno.edu/arts\\_of\\_armenia/frescoes\\_mosaics\\_ceramics.htm](http://armenianstudies.csufresno.edu/arts_of_armenia/frescoes_mosaics_ceramics.htm).
6. CROWE, 2002, p. 226, 240, fig. 354-356, 423 et MUTAFIAN, 2007, p. 255-256.
7. KÉVORKIAN et PABOUDJIAN, 1992, p. 151.
8. SOUSTIEL, 2009, p. 65, citant SHAHIN 1979-1980.
9. CARSWELL, 1972, II, p. 2.
10. CARSWELL, 1972, II, Appendice F, « Spectrographic Analysis of Kütahya, Isnik, and other Near Eastern Pottery », p. 81-87 ; voir aussi Colomban et al, *infra*, note 32.
11. KÜRKMAN, 2006, p. 79-82, citant le texte turc du décret d'Ahmet Refik, dans REFIK, 2004.
12. KÉVORKIAN et PABOUDJIAN, 1992, p. 151, citant ALBOYADJIAN, 1961, mais voir *infra*.
13. CARSWELL, 1972, I, p. 78, transcription et traduction de Charles Dowsett. L'édition originale de cette céramique est due à Arthur Lane, LANE, 1957 B, p. 247-281.
14. *Catalogue of the Godman Collection of Oriental and Spanish Pottery and Glass*, London, 1901, p. vii, 52 no. 7 pl. LV, no. 35.
15. SAKISIAN, 1936, réédité sous le titre « La question des faïences de Keutahia » dans SAKISIAN, 1940, p. 103-113.
16. CARSWELL, 1972, I, p. 80 ; Dowsett commente aussi sur les diverses formes orthographiques trouvées dans les manuscrits arméniens et sur les objets de Kütahya.
17. CARSWELL, 1972, II, p. 5. Cela lève évidemment simplement la question toujours non résolue de savoir si les potiers arméniens ont travaillé à Iznik et, si oui, quand et combien de temps.

18. CARSWELL, 1972, II, p. 2, citant deux inventaires de l'église Saint-Sargis de Kütahya établi par un certain Astvatsatur de Kafa dans les années 1480 et publiés par AGHAVNUNI, 1897 - 1898. Aucun de ces colophons n'a été publié par Levon Khach'ikyan, mais il a publié un autre colophon du même Astvatsatur qui a copié un *Livre de cantiques* (Gantsaran) en 1486 à Kütahya, KHACH'IKYAN, 1967, III, n° 642, p. 467-8.
19. ASLANAPA, 1949, p. 46-51, avec des illustrations en couleur de différents carreaux, cf. CARSWELL, 1972, II, p. 3.
20. KÜRKMAN, 2006, p. 51-52 ; avec une reproduction d'un document issu des Archives ottomanes, *Tahrir Defterleri*, no. 438, p. 71.
21. CARSWELL, 1972, II, p. 8, citant Öz, Ankara, p. 29, mentionnant *Süleymanne İnshaat Defteri*, D. 44 dans les archives du palais de Topkapı Sarayı, et CARSWELL, 1972, II, p. 8, au sujet de la mosquée Rustem Pacha, voir ASLANAPA, 1949, p. 45, n. 3.
22. KÜRKMAN, 2006, p. 52, avec une reproduction du document original et une transcription en turc moderne, Archives ottomanes, *Mühimme*, no. 41, p. 85.
23. CARSWELL, 1972, II, p. 3, citant Öz, Ankara, p. 25-26.
24. CARSWELL, 1972, II, p. 7 note 3.
25. 1638-39 (1048 A.H.) date pour la parade de l'*esnaf* à Istanbul donnée par ROGERS, 2006, p. 282, en citant l'édition de la traduction du voyage de Çelebi par Orhan Gökyay, Istanbul, 1996.
26. CARSWELL, 1972, II, p. 7-8 ; KÜRKMAN, 2006, p. 66-78, fournit de longs extraits en turc suivis par la traduction anglaise, du *Seyahatnamesi* de Çelebi, mais où la référence aux potiers dans un des quartiers des « infidèles » manque, même si les détails sur les marchandises de Kütahya sont intéressants.
27. ROGERS, 2006, p. 282, citant KÜTÜKOĞLU, 1983.
28. LANE, 1957 A, p. 63 ; cf. CARSWELL, 1972, II, p. 16. La source originale en est OMONT, 1902, I, p. 358-359 ; cf. ASLANAPA, 1949, p. 109.
29. DE PEYSSONNEL, 1787, I, p. 109-110, cité en partie dans CARSWELL, 1972, II, p. 16 ; ASLANAPA, 1949, p. 109-110.
30. KÜRKMAN, 2006, p. 108-115. Dans les deux cas la source provenait des procès-verbaux des séances de la Cour des Canons de Kütahya conservés à la Bibliothèque nationale d'Ankara : le premier daté de 1764, vol. 3, décision no. 229, le deuxième de 1766, accord de la corporation des producteurs de tasses, p. 57 d'un volume non spécifié des procès-verbaux de la séance des Canons.
31. Charles F. J. Dowsett (1924-1998) fut le premier professeur d'arménien titulaire de

la Chaire Calouste Gulbenkian à l'Université d'Oxford. Il avait déjà déchiffré, dès les années 1950, les inscriptions sur des productions de Kütahya, comme noté ci-dessus dans la référence à Arthur Lane.

**32.** L'examen le plus récent des carreaux de Kütahya fut fait par COLOMBAN, DE LAVEAUCOUPET, MILANDE, 2005. Colomban examina aussi des carreaux d'Iznik par spectroscopie Raman : « L'exemple... montre la différenciation dans un même corpus de céramiques ottomanes entre les productions d'Iznik et celles de Kütahya, voire dans celles d'Iznik à différentes périodes. » Voir « Nouveaux outils et nouveaux concepts dans l'analyse Raman des verres », communication d'une conférence à Nancy en novembre 2006 intitulée « Verre, matériau fonctionnel du futur », p. 3, disponible (pdf) sur Internet.

**33.** Les plus importants : AGHAVNUNI, 1897-1898 ; KURDIAN, 1947 ; AK'IAN, 1960 ; ZORT'IAN, 1960 ; ALBOYADJIAN, 1961. On peut aussi ajouter à cette liste ZORT'IAN, 1923, p. 198-228.

**34.** Essentiellement REFIK, 1933 pour les documents officiels, maintenant complétés par divers articles de Mübahat Kütükoğlu sur les décrets impériaux et registres ottomans cité par KÜRKMAN, 2006, p. 285, 395.

**35.** John Carswell continua ses études sur la céramique tant de Kütahya que d'Iznik

en apportant de nouvelles informations et analyses sur le sujet. Les plus importants de ses articles sont : CARSWELL, 1995 et CARSWELL, 1998.

**36.** CARSWELL, 1972, I, p. 12-13.

**37.** Travail soigneusement présenté et illustré en couleur, CARSWELL, 1972, I, chapitre II. « Les carreaux illustrés » et chapitre III. « Les inscriptions », p. 12-67 ; KÜRKMAN, 2006, avec d'excellentes photographies en couleur, p. 85-107.

**38.** Les trois carreaux furent minutieusement étudiés dans le contexte de la série entière, SOUSTIEL, 2009 et CARSWELL, 1972.

**39.** CARSWELL, 1972, II, présente tous les types avec des dessins de chacun.

**40.** CARSWELL, 1972, II, p. 39.

**41.** KÜRKMAN, 2006, p. 117-118, en citant DURUKAN, 2001, p. 36. Bien que Kürkman parle d'un potier et de trois apprentis, la liste qu'il donne ne mentionne que trois potiers.

**42.** ZIYA, 1910, cité par KÜRKMAN, 2006, p. 118-127, qui donne le rapport entier préparé par Mehmet Ziya dans la traduction anglaise, cf. KÉVORKIAN et PABOUDJIAN, 1992, p. 151.

**43.** Les biographies détaillées de chacun d'entre eux peuvent être trouvées dans KÜRKMAN, 2006, p. 183-200, avec un certain nombre de photographies des différents ateliers et de leurs patrons ; voir aussi

CARSWELL, 1972, II, p. 39-41.

44. Selon Grigoris *vardapet* Balakian, arrêté le 24 avril 1915 à Istanbul, mais ayant survécu au génocide, il n'y avait plus d'Arméniens à Kütahya lorsqu'il y passa en septembre 1918, BALAKIAN, 2009 p. 406.

45. KÉVORKIAN, 1992, p. 151, où le nom est donné sous la forme de Fayik Ali Bey ; CARSWELL, 1972, II, p. 39.

46. Le meilleur récit se trouve dans l'introduction du catalogue de l'exposition de Tel-Aviv, OLENIK, 1986, p. 6-19 ; d'autres détails dans CARSWELL, 1972, II, p. 39-42 ; Carswell interrogea les fils des Balian et des Karakashian au cours des années 1960 lorsqu'il menait des recherches pour l'élaboration de son livre ; voir aussi la biographie d'Ohannessian dans KÜRKMAN, 2006, p. 195-200. Ironiquement, la restauration fut finalement réalisée en 1966 par des potiers turcs de Kütahya.

47. Garo Sandrouni rapporte, dans un courriel du 9 janvier 2010, que les Balian et les Karakashian restèrent associés jusqu'en 1962-1963 mais avaient quitté Ohannessian en 1935.

48. Sandrouni dans ce même courriel du 9 janvier 2010, apporte une variante, voir OLENIK, 1986, p. 15 et n. 6, les noms étant Hagop Antreassian et Harout Halebian dans la Vieille Ville et Haig Lepejian à Ramallah.

49. CROWE, 2006-2007, disponible sur Internet.

50. J'ai occasionnellement essayé de me confronter à ce dilemme, voir par exemple KOUYMJIAN, 1986, p. 6-10.